

Mais cette face, il l'avait examinée avec curiosité. L'homme était confortablement assis. Son ventre s'était de nouveau rempli, ce ventre d'où il avait enlevé la vésicule biliaire. C'était Leval. Ravic se rappela que Veber devait intervenir auprès de Durant, et il comprit pourquoi on l'amenait devant Leval lui-même. Celui-ci le regarda longuement de haut en bas.

— Naturellement, vous ne vous appelez pas Wozzek, dit-il enfin.

— Non.

— Quel est votre nom ?

— Neumann.

Ravic s'était entendu là-dessus avec Veber qui avait averti Durant. Wozzek était un nom trop improbable.

— Vous êtes Allemand ?

— Oui.

— Réfugié ?

— Oui.

— Vous n'en avez pas l'air.

— Les réfugiés ne sont pas tous Juifs, expliqua Ravic.

— Pourquoi mentiez-vous au sujet de votre nom ?

— Que pouvais-je faire d'autre ? répliqua Ravic en haussant les épaules. Nous mentons le moins possible. Mais il le faut bien... Croyez-vous que ça nous amuse ?

Leval prit un air important.

— Et croyez-vous que, de notre côté, cela nous fasse plaisir de devoir nous occuper de vous ?

Ravic se rappelait comme la tête lui avait paru grise, et les poches au-dessous des paupières, d'un bleu sale. La bouche avait été entr'ouverte. Il ne parlait pas alors. Il n'était qu'un amas de chair inconsciente, au milieu duquel il avait dû chercher une vésicule biliaire pourrie.

— Où habitez-vous ? Car votre adresse était fausse aussi.

— Je vivais partout. Ici et là.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis trois semaines. J'étais venu de Suisse. On m'avait déporté. Vous savez que nous n'avons presque nulle

part le droit de vivre sans papiers. La plupart d'entre nous ne sont pas encore résignés au suicide. C'est pour ça qu'ils viennent vous ennuyer.

— Vous auriez dû rester en Allemagne, grommela Leval. Ce n'est pas si mal, là-bas. Les gens exagèrent.

Si j'avais fait l'incision différemment, songeait Ravic, tu ne serais pas ici à dire des sottises. Les vers n'auraient pas eu besoin de passeport pour t'envahir. Ou alors, tu ne serais qu'un peu de poussière, de cendre anonyme, enfermée dans une urne.

— Où habitiez-vous ici ? demanda Leval.

C'est ce que tu voudrais savoir pour pouvoir prendre les autres, pensa Ravic. Il répondit :

— Dans les hôtels de grande classe. Sous des noms différents. Et jamais pour plus de quelques jours.

— C'est faux.

— Alors, pourquoi me le demandez-vous ? dit Ravic qui en avait assez.

— Ne soyez pas impudent, hurla Leval en frappant la table de son poing. Il releva aussitôt sa main pour l'examiner.

— Vous avez frappé les ciseaux, dit Ravic.

— Vous ne trouvez pas que vous êtes légèrement impertinent ? demanda-t-il avec le calme d'un homme qui peut se contrôler parce que son interlocuteur dépend entièrement de lui.

— Impertinent ? Vous appelez ça de l'impertinence ? Nous ne sommes ni à l'école, ni dans une institution pour les criminels repentis. Je me défends ! Voudriez-vous me voir agir comme un criminel qui supplie pour qu'on lui diminue sa sentence ? Simplement parce que n'étant pas un nazi, je n'ai pas de papiers ? Nous avons eu toutes sortes d'expériences dans les prisons, nous avons été humiliés par la police, mais ne savez-vous pas que c'est le seul fait de ne pas nous considérer comme des criminels qui nous permet de continuer à vivre. Dieu sait qu'il ne s'agit pas d'impertinence !

— Avez-vous exercé votre profession ici ? demanda Leval.

— Non.

La cicatrice doit avoir diminué, pensa-t-il. Je l'ai recousue avec tant de soin. Ce n'était pas facile, avec toute cette graisse. Mais il a recommencé à se gaver.

— C'est là que réside le plus grand danger, dit Leval. Vous êtes ici sans examen, sans contrôle. Qui sait pour combien de temps ? Vous n'imaginez pas que je vous crois quand vous me dites que vous n'êtes ici que depuis trois semaines. Qui sait dans combien d'affaires louches vous avez trempé ?

Dans ta panse avec ses artères durcies, son foie gonflé, et sa vésicule décomposée, pensa Ravic. Et si je n'y avais pas mis la main, ton ami Durant t'aurait probablement tué dans toutes les règles de l'art. Sa réputation s'en serait même accrue, et il aurait haussé ses prix.

— C'est le plus grand danger, poursuivit Leval. Vous n'avez pas le droit de pratiquer. Alors, vous êtes prêt à accepter tout ce qui s'offre. J'en parlais justement à une autorité en la matière. Il est tout à fait de mon avis. Si vous connaissez quoi que ce soit à la médecine, son nom vous sera familier.

Non, se dit Ravic, c'est impossible ! Il ne va pas prononcer le nom de Durant. La vie ne peut pas faire des plaisanteries aussi sinistres !

— Le professeur Durant, dit Leval avec dignité. Il me l'a expliqué. Des élèves, des étudiants qui n'ont pas terminé leur cours, des masseurs, des assistants, tous prétendent avoir été de grands médecins en Allemagne. Qui peut le vérifier ? Qu'en résulte-t-il ? Des opérations illégales, des avortements, la collaboration avec les sages-femmes, le charlatanisme, et Dieu sait quoi ! Nous ne saurions être assez sévères !

Durant, pensa Ravic. C'est sa vengeance pour les deux mille francs. Qui donc va faire ses opérations maintenant ? Binot. Oui, ce doit être cela. Il se sera réconcilié avec Binot.

Il n'écoutait plus. Son attention ne fut éveillée de nouveau que lorsque Leval prononça le nom de Veber.

— Il y a un certain docteur Veber qui a parlé en votre faveur. Le connaissez-vous ?

— A peine.

— Il est venu ici.

Leval éternua, se moucha violemment, examina son mouchoir avant de le remettre en poche, et dit :

— Je ne peux rien faire pour vous. Je dois être sévère. Vous serez déporté.

— Je sais cela.

— Êtes-vous déjà venu en France ?

— Non.

— C'est six mois de prison si vous revenez. Vous le savez ?

— Oui.

— Je veillerai à ce que vous soyez déporté dans le plus bref délai. Avez-vous de l'argent ?

— Oui.

— Dans ce cas, vous devrez payer votre voyage jusqu'à la frontière, et celui du garde qui vous accompagnera. Il fit signe que l'entretien était terminé. Vous pouvez vous en aller maintenant.